



à l'éducation n'a aucun caractère original, tandis qu'il faut chercher ce qui est spécialement propre au pays dans les sentiments et les pensées des petits et des faibles, de ceux qui, privés d'éducation, sont restés simplement Annamites. Cela est si vrai, que le rôle de femme savante, que l'auteur a voulu donner au commencement à son héroïne *Ngayet-nga*, ne peut se soutenir; cette jeune fille, ennuyeuse quand elle compose des vers, devient on ne peut plus touchante lorsqu'elle se laisse aller naturellement à son amour; elle se sent émue devant les hautes montagnes et les magnifiques cours d'eau de son pays.

On nous pardonnera notre partialité pour ce petit livre, qui, nous l'avouons, nous a toujours très-vivement intéressé. Nous y avons si bien reconnu les principaux caractères d'une nation au milieu de laquelle nous avons longtemps vécu, que nous l'avons toujours considéré comme l'une de ces rares productions de l'esprit humain qui ont le grand avantage de représenter fidèlement les sentiments de tout un peuple.

C'est uniquement à ce point de vue que nous en offrons aujourd'hui une traduction en quelque sorte littérale. Nous regrettons beaucoup que le temps nous manque absolument pour accompagner le *Luc-van-tiên* de beaucoup de notes, dont l'absence pourra sembler quelquefois une grande lacune. Il eût été très-aisé, à l'aide de ces notes, de composer une véritable histoire de la vie sociale en Cochinchine, telle qu'elle existe de nos jours. Peut-être aurons-nous plus tard le loisir de le faire; notre intention se borne pour cette fois à donner un spécimen d'une littérature qui, nous le croyons, a été jusqu'à ce jour entièrement inconnue en Europe.

G. AUBARET.

Paris, 8 janvier 1864.

LUC-VAN-TIÊN.

A la lueur des lampes, racontons une histoire qui s'est profondément gravée dans notre esprit. Elle nous fait réfléchir en même temps qu'elle nous amuse; sa devise est : humanité, affection. Retenez votre haleine, observez le silence, afin d'écouter; prêtez-moi la plus grande attention, et vous profiterez de ces bons enseignements. Un jeune homme, fidèle et dévoué à ses parents, est en tête; puis vient une jeune fille modeste et sage, parée de tous les ornements moraux.

Il y avait un homme habitant la province de *Quan-dong-thanh*, humain, compatissant et plein de vertus; il lui naquit d'abord un enfant doux; on le nomma *Luc-van-tiên*. Âgé de seize ans, il s'attacha entièrement à l'étude, il suivit les leçons de son maître, afin de parvenir à la connaissance parfaite des lettres. Ne comptant ni les mois, ni les jours, il travaillait sans relâche. Il s'éleva, en littérature, aussi glorieux que le phénix; il voulut tout savoir, et même, dans les trois sciences comme dans les six arts militaires, personne ne pouvait lui être comparé.

Or il arriva que des examens littéraires furent ouverts; *Van-tiên*, avant de quitter son maître pour rentrer dans sa famille, alla lui rendre grâce, afin de reconnaître ce temps si long qu'il avait passé sur le seuil de la porte sainte (des études).

Ce jeune homme à l'esprit si pénétrant, au carac-

tère si droit, se réjouissait déjà comme le dragon, quand il rencontre les nuages; il n'était point de ceux qui ne veulent pas se faire une position en ce monde, son ambition désirait ardemment atteindre le but. Il disait : « Je veux que ma réputation soit brillante; je veux que le nom de mon maître s'étende au loin. » Il voulait être un homme et prendre racine parmi les hommes; mais, avant tout, il honorait ses parents; la recherche de sa propre gloire ne venait qu'en seconde ligne.

Son maître s'entretint avec lui très-sincèrement : « Je pense, lui dit-il, que ta destinée t'éloigne encore de la réussite; cependant je n'ose pas te dévoiler les secrets du Ciel. Cette destinée m'émeut en mon cœur et me pousse envers toi à une grande compassion; mais, afin que, plus tard, tu discernes clairement le trouble du limpide (le bon du mauvais), il faut que je fasse une évocation pour que ta personne soit protégée. Maintenant, mon fils, descends dans ce lieu où se heurte la foule (le monde). » Le maître communiqua à son élève deux paroles magiques qui partout devaient le protéger, si malheureusement quelque danger venait l'assaillir; au fond d'un fleuve, au milieu de la mer, au plus haut d'une montagne, il n'avait plus rien à craindre.

Le maître alors se retira chez lui. *Van-tiên*, très-troublé dans son cœur, sentit augmenter ses doutes; il ne savait plus quel parti prendre. Le maître lui avait dit que la réussite à l'examen était encore bien éloignée; était-ce parce qu'il allait se trouver em-

quelquefois réduite de moitié. Quand tu seras clairement convaincu de cela, il te sera inutile de m'interroger de nouveau; ta destinée se résume en ces deux mots : examen, réussite.»

Mais voilà que l'étoile *dáu* a déjà brillé; sa clarté se mêle à celle du jour naissant, et cependant ils s'entretiennent encore. Le soleil est sur le point de paraître; le coq chante. Le maître dit : « Lorsque, du côté du nord, tu rencontreras un rat¹ sur ta route, alors se lèvera pour toi la réputation. Mais, quand bien même tu parviendras à la gloire la plus élevée, que ces paroles de ton maître ne soient pour toi jamais perdues. Rappelle-toi sans cesse ce que je te dis : après les pleurs, la joie; veille sur toi, mon fils, que ta conscience soit pure, et tu n'auras rien à redouter. »

Van-tiên remercie avec empressement; ces sages préceptes seront à jamais gravés dans sa mémoire; il n'en négligera pas le moindre mot.

Le soleil est levé, *Van-tiên* se met tristement en route, jetant un regard plein de regrets sur ces lieux de silence et d'étude; il gémit en pensant aux nouveaux pays qu'il va parcourir.

Le maître, de son côté, est ému de compassion à la vue de son disciple si triste, de cet enfant ainsi abandonné tout seul au vent et à la pluie.

Comme autrefois le savant *Nhan-huyén*, *Van-tiên* est en route, son bagage sur les épaules. Il porte

¹ Le maître veut parler de l'année du rat, comme on le verra dans la suite.

« Je me nomme *Kiêu-nguyet-nga* ; la jeune fille qui est auprès de moi est ma suivante, son nom est *Kim-lién* ; notre patrie est la province de *Tay-xuyén* ; mon père est gouverneur à *Ha-ké* ; il a envoyé des soldats me porter l'ordre de revenir jusqu'à la maison, afin de la diriger. Une fille oserait-elle contrevenir au désir de son père ? Bien que la route soit très-longue, j'étais contente d'aller ; je savais bien que ce voyage était on ne peut plus pénible ; mais, si je n'étais point partie, qu'aurais-je pu faire ? Tombée dans le danger, l'occasion ne se présentait pas pour moi d'en sortir ; mais le malheur peut durer un siècle, un moment suffit pour lui échapper. Devant le char, jeune héros, asseyez-vous ; accordez à votre servante de vous saluer. Je vous dirai combien faible jeune fille je suis. Hélas ! puis-je rester au milieu de cette route sauvage et pleine de broussailles ? *Ha-ké* n'est pas éloigné d'ici ; je vous supplie de m'y accompagner, je vous en serai très-reconnaissante ; vous m'avez rencontrée au milieu de la route ; je n'ai ni bijoux, ni or, ni argent, mais je n'oublierai point ce que je dois à votre vertu et à vos mérites ; et que pourrai-je faire pour récompenser une conscience pareille à la vôtre ? »

Van-tiên entend ces paroles, il sourit. Faire le bien lui suffit, il méprise les remerciements. « Je comprends parfaitement, dit-il ; mais qui voudrait croire sincèrement que je suis désintéressé, si j'acceptais quelque chose ? Le souvenir et la gratitude sont au-dessus de toute récompense ; l'homme, en ce monde,

ne doit pas être autrement que brave et dévoué. Vous devez me connaître maintenant et comprendre qu'il n'est pas nécessaire que je vous accompagne.»

Nguyet-nga voit que *Van-tiên* ne veut pas partir; elle lui demande encore au moins son nom et ses prénoms; elle dit : « La pauvre fille va se mettre en route; elle ne sait seulement pas la patrie du jeune héros. » *Van-tiên* écoute ces paroles en silence; il entend cette voix chaste et pure, son cœur n'y tient plus; il ne peut s'empêcher de dire : « *Dông-thanh* est ma patrie; mon prénom est *Luc*, mon nom *Van-tiên*; je sais à présent, *Nguyet-nga*, que vous êtes véritablement une fille vertueuse. »

Les oreilles de la jeune fille entendent ces paroles; ses mains aussitôt enlèvent son épingle de tête; elle dit : « Voilà que nous nous sommes rencontrés, et nous nous connaissons; je vous prie d'accepter ceci comme un gage de ma foi. » *Van-tiên* détourne la tête, il ne veut pas voir. *Nguyet-nga* le regarde furtivement; elle rougit de pudeur. « Ce cadeau est bien peu de chose, dit-elle; je vous parle, et pourtant vous ne me regardez pas. Ce que je vous offre est tout à fait sans valeur; que votre cœur donc ne le méprise pas; cessez de détourner votre visage. » Il est difficile à *Van-tiên* de se retenir; l'amour l'a déjà lié; il est dans les liens de la passion. « Là où on est habile, dit-il, on a pour soi la provocation; vos remerciements ont déjà tant de valeur! Comme cadeau, votre épingle est trop belle. Au sujet de cette heureuse rencontre sur la route, un mot de vous, un

souvenir, ne valent-ils pas mille bijoux? C'est votre affection que j'aime; pour les biens, je les méprise; et que ferais-je de cela si je l'acceptais?» Elle dit : « Une petite créature comme moi ne connaît pas encore le mensonge qui obscurcit le cœur; qui pourrait penser qu'un courageux héros voudrait bien regarder une épingle? Je rougis à cause d'elle; je pleure, car, hélas! elle n'est qu'une pauvre épingle; elle est bien laide; et qui pourrait la désirer? Aussi, quand je vous l'offre, vous détournez la tête. Je vous prie d'accepter une poésie d'actions de grâces. » *Van-tiên* se retourne aussitôt; il dit : « Oh! pour une poésie, écrivez-la bien vite; veuillez ne pas tarder. » *Nguyet-nga* y consent volontiers; gracieusement elle s'y prête. De sa main aussitôt elle trace huit vers de cinq caractères. Les vers écrits, elle les offre au jeune homme. Elle désire vivement savoir comment sera jugée son érudition littéraire. *Van-tiên* lit les vers; il en est interdit d'admiration. Qui aurait pensé qu'une simple fille eût une érudition si élevée? Si elle compose vite, elle sait encore mieux, supérieure aux savants de *Tong-ngoc* quand ils vont aux examens, quand ils citent de mémoire leurs poésies déjà si admirables. En quoi le savoir de cette fille est-il moindre que celui d'un jeune homme? Ainsi donc, qui pourrait supporter d'être vaincu par elle? *Van-tiên* écrit à son tour une poésie; il la présente. La jeune fille, en la lisant, comprend l'intention du héros. L'harmonie de ces poésies est semblable à deux oiseaux de la même espèce; il y

a des vers si bien disposés qu'ils excitent pour toujours.

La route est longue, elle est urgente, les distances sont grandes en ce monde; ceux qui vivent sous le ciel se rencontrent un jour, et, quand ils se sont dit une parole sincère, c'est tout.

Van-tiên salue la jeune fille; ils se séparent. *Ngayet-nga* gémit; son cœur est chargé de tristesse à cause de son affection; elle réfléchit en elle-même; elle craint pour elle à cause de ce bienfait qu'elle n'a pas encore reconnu, à cause de cette passion qu'elle porte dans son cœur. Tristement elle va, comme l'un des oiseaux inséparables, *oan* et *uong*; son affliction est profonde, parce qu'elle ne sait que trop combien elle est enveloppée de son amour. Elle s'adresse à son père, elle dit: « Ô mon père, ô mon seigneur, fût-ce pendant cent ans, il me faudra le suivre ou renoncer à la paix. Serions-nous sans amour, comme furent *Nguon* et *Lang*? Ô mon père, le cœur de votre fille s'est incliné vers ce jeune homme. Hélas! hélas! chère petite sœur *Kim-liên* (sa suivante), dirigez le char, afin que votre aînée puisse se rendre à *Ha-ké*. Traversons ces traces de lièvre, ces sentiers de chèvre; l'oiseau chante, le singe crie; de tous côtés coulent les sources. Je salue le ciel, je le supplie de me conserver pure, et qu'à jamais mon cœur batte avec celui de ce jeune homme. »

Peu de temps après elle arrive chez le mandarin *Kiéu-cong*, son père; il la voit, et son cœur est rempli de pensées; il demande pourquoi sa fille n'est ac-

compagnée de personne, pour quelle raison son enfant va ainsi toute seule. *Nguyet-nga* répond en racontant tout ce qui s'est passé. *Kiêu-cong* réfléchit sur ces choses, il n'en est pas content. Cependant *Nguyet-nga* s'attriste beaucoup dans son cœur, elle pense au jeune homme absent, elle pleure amèrement, elle se désole bien de n'avoir plus rien à craindre. « Pourrai-je jamais, s'écrie-t-elle, récompenser les mérites de ce jeune homme? » Son père l'entend, il est ému de pitié, il la reprend doucement et lui dit : « Songez, ma fille, que la paix du cœur vaut de l'or; quand j'aurai terminé les affaires publiques, j'expédierai des soldats afin qu'ils aillent recevoir ce jeune homme et l'escortent jusqu'ici. Soyez donc patiente, attendez encore un peu, et je vous promets de le récompenser. Rentrez donc dans vos appartements intérieurs, et que dans votre cœur les soucis fassent place à la joie. »

Le tambour de la grande pagode a frappé la troisième veille; *Nguyet-nga* est pleine de tristesse en songeant à sa destinée, elle quitte ses appartements, elle va à la pagode des Esprits. Son regard se fixe sur la lune, et puis baissant la tête elle se sent émue d'amour et de bonté, elle gémit : « Ô flux et reflux, hautes montagnes, qui peut donc voir ou entendre votre harmonieuse voix pénétrante, sans penser davantage à son amour, sans en gémir davantage? Je veux que difficilement disparaissent mes ennuis, que difficilement se fane la couleur de ma tristesse. Éternellement, ô terre immense, ô ciel sans limites, hélas!

ne permettez jamais qu'il soit malheureux. » Elle se retourne alors, et, prenant un pinceau, elle dispose un banc et prie l'âme des saints; son amour peu à peu se confond avec sa prière, et sa main dessine une image qui devient l'image de *Van-tiên*. Elle gémit de nouveau : « Millicrs de lieues, montagnes et fleuves, ce sentiment qui reste en nous-mêmes, ce qui coule au plus profond du sang, ce qui émeut le cœur des jeunes filles, pourquoi n'est-ce qu'après et longtemps après que le cœur des hommes en est ému? Dites-le, je vous en prie, racontez-m'en la cause. »

Lorsque *Van-tiên* eut quitté *Nguyet-nga*, il rencontra sur la route un homme qui se rendait à la capitale du royaume; l'aspect de cet homme était horrible, son visage était noir et laid, sa taille très-élevée, son air féroce; rappelant chacun en eux-mêmes des sentiments de paix, ils allèrent au-devant l'un de l'autre, comme deux héros quand ils viennent à se rencontrer.

Van-tiên ignore les noms et les prénoms de cet homme; seul, portant ainsi sa besace, où dirige-t-il ses pas? « Je vais, répond-il, aux examens; *Anminh* est mon nom, *O-mi* est ma patrie. »

Van-tiên connaît bientôt ce qu'il y a chez cet homme de bon et de mauvais; s'il est très-laid de visage, il a du moins une grande science. Ils se disent : « Soyons amis, vivons en société, que l'affection soit entre nous et non la discorde; en gravissant la forêt, il n'est pas bon de mépriser les arbres (il faut veiller sur soi).

Nous ferons donc notre route ensemble; voici une pagode et un bois sacré tout près de nous, entrons-y pour reposer nos pieds un instant; nous nous déclarerons réciproquement nos noms et nos prénoms; puis, quand nos pieds seront redevenus légers, nous nous mettrons en route. »

An-minh, le premier, part pour l'académie; *Van-tiên* doit s'arrêter dans son village afin d'y visiter sa famille.

Ses parents le voient, ils se réjouissent : « Voilà, disent-ils, que nous voyons enfin notre fils. » Son vieux père réfléchit, sa vieille mère espère. Combien cet enfant a-t-il déjà acquis de mérites? « Notre fils n'est-il pas devenu un savant? » *Van-tiên* s'agenouille, il répond : « Je ne suis pas encore un homme, je suis semblable aux petits; j'ose prier cependant mon père et ma mère d'être contents, de permettre à leur fils de payer sa dette de reconnaissance pour le vêtement, pour la nourriture qu'on lui a si libéralement donnés. » Les parents entendent et voient, leur joie augmente. Afin qu'il ne soit pas contraint de puiser lui-même l'eau des montagnes, pendant sa longue route, on lui donne pour le suivre un petit garçon comme serviteur; on lui recommande d'écrire des lettres. Depuis longtemps son mariage a été décidé avec la fille d'un ancien mandarin qui demeure à *Han-giang*; elle se nomme *Vô-phi-lan*, elle est belle, elle a deux fois sept ans, elle est délicate. Le père de *Van-tiên* s'écrie : « Ô mes voisins! mon fils, est arrivé; voyez la poésie qu'il a composée

sont dignes d'aller ensemble. La cloche résonnerait-elle si on ne la frappait, la mèche éclairerait-elle si d'abord on ne la coupait (c'est ainsi que votre science est maintenant connue)? Je vous donne votre récompense, soyez satisfaits; il est juste de vous louer, tant pour votre savoir que pour votre éducation. » *Truc* dit : « *Tiên* est un maître d'une haute habileté, je n'oserai point comparer ma composition avec celle d'un homme aussi érudit; c'est le hasard seul qui nous a réunis ici; je le prie donc de vouloir bien être dès à présent comme mon frère aîné, c'est une pareille affection que je lui demande. Je te salue, mon frère, je retourne chez moi, demain nous partirons ensemble. »

Cependant la lune brille au sommet du ciel; *Van-tiên* entre dans la maison pour s'y livrer au repos; *Vô-cong* se renferme à son tour dans les appartements intérieurs, pendant la nuit, il instruit sa fille *Phi-lan* sur ce qu'elle a à faire. « Demain matin, lui dit-il, avant le lever du soleil, tu te feras peigner et parer par ta servante; puis tu te rendras au jardin afin d'appeler son amitié, de faire partager l'affection, pour qu'à l'avenir, quand vous serez séparés, vous puissiez conserver votre cœur en paix. »

Déjà l'ombre de la lune allonge les branches de l'arbre *dau*; *Van-tiên* remercie ses hôtes, et, plein de pensées, il se met en route. Le soleil va bientôt paraître et briller; *Phi-lan* se tient sur la porte du jardin, elle salue le jeune homme. « Le savant, lui dit-elle, va subir les examens à la grande capitale;

mais *Tiên* et *Truc* eurent terminé leur composition en moins d'une heure; cela surprit beaucoup les deux premiers, qui considéraient *Tiên* et *Truc* écrivant leur poésie et ne comprenaient pas de qui se moquait l'hôte, frappant des mains sur les nattes et riant beaucoup.

Tiên lui demanda de qui il se moquait; l'hôte lui répondit : « Je ris de ceux qui ne savent rien et qui, cependant, veulent faire de la poésie; je ris des ignorants qui ne pensent à rien; d'abord ils paraissent habiles, et puis ils ne savent pas même le cours de l'eau. » *Truc* lui dit : « Votre discours a du sens; l'histoire du monde n'est-elle pas entière dans les livres sacrés? » — « Je connais déjà, répliqua l'hôte, les quatre *king*; je les ai lus, et les étudier de nouveau me fait beaucoup de plaisir; vous le demandez, c'est pour cela que je dois vous répondre. Une cause fait que nous aimons, une autre fait que nous haïssons. » *Tiên* dit : « Nous ne savons pas encore cela d'une manière certaine, nous ne savons pas de quelle façon il faut haïr ou aimer. » L'hôte dit : « Il faut haïr les choses contraires à la raison, il faut les haïr d'une grande haine, les détester de tout son cœur. Haïr comme fut haï autrefois le luxurieux monarque *Kiet-tru*; il fit que le peuple bouillait de colère contre lui à cause de ses impudicités. Haïr comme fut haï autrefois le fourbe *U-lé*; il enseigna le peuple à supporter injustement une excessive misère. Haïr comme autrefois fut haï *Ngu-bach*, qui, impliqué dans mille affaires, faisait partout maître des corvées, afin de

fatiguer le peuple. Haïr comme fut haï *Thuc-thuc* qui de mauvaise mémoire ; le matin il se soumettait, le soir il livrait bataille, épuisant continuellement le peuple. Aimer comme fut aimé le maître *Nhau-tu*, si soigneux de sa réputation ; à trente et un ans, il sortit de la grande voie (du monde) couvert de mérites. Aimer comme fut aimé *Gia-cac*, instruit et doux ; se trouvant chez les *Han* (en Chine), il fut heureux de les quitter. Aimer comme fut aimé *Dong-tu*, maître si élevé en science ; il eut le pouvoir de devenir roi, mais il ne voulut pas l'être. Aimer le généralissime, l'aimer sans cesse ; il a tellement aidé notre patrie qu'elle a pu retourner à la charrue. Aimer comme fut aimé *Han-giu*, qui n'eut pas de bonheur ; le matin il donnait des conseils, et le soir on l'exilait au loin. Aimer enfin comme fut aimé *Kiém-lac* ; il sortit pour être roi, mais, son destin étant contraire, il revint chez lui se faire homme du peuple. Lire souvent, sans cesse, les livres sacrés ; c'est à cause de cela que j'aime la moitié d'entre vous et que j'en hais la moitié. » — « Un bouddha en or habite une pagode en ruines, dit *Truc* ; qui pouvait savoir que dans cet hôtel il y eût une si grande connaissance des *king* ? J'aime l'hôte, parce qu'il ne pense pas seulement aux nécessités de la vie ; il sait qu'après la plus grande chaleur la pluie se dispose à venir. » — « *Nghiêu* et *Thuan*, répliqua l'hôte, disaient jadis : Il est mauvais d'aller contre la volonté de son père, il est difficile d'aller contre sa promesse ; barbares et Annamites ne veulent pas aider ensemble le royaume

de *Châu*; si chaque homme demeure dans ses limites, qui pourra être vaincu? *Y, Doan* et *Tai* étaient réunis; deux d'entre eux labouraient, le troisième piochait; leurs regards n'étaient portés que sur la terre. Autrefois le *tay-cong* (grand ministre) portait une ligne de pêche; de bon matin il s'en allait tranquillement vers la rivière; d'un air grave, il se promenait dans toutes les directions; son unique habit, qui devait le préserver du soleil et de la pluie, était déchiré; à moitié nu, combien de fois fut-il inquiet sur son sort! Par le vent, au clair de lune, souvent on le voyait méditer. Aujourd'hui tout cela est bien différent d'autrefois, nous voulions aller là où c'est défendu, entrer là où il y a empêchement.»

Hâm dit : « Le vieux savant parle comme un bavard; grenouille assise au fond d'un puits, tu ne vois qu'un morceau de ciel¹; solide comme un arbre planté en son lieu, compareras-tu la flamme avec le bois d'aigle? Tu sais mépriser et louer; tu connais le passé et l'avenir; tu te mêles de tout; mais malgré toute ta science, il te faut vendre du riz comme un gamin.» L'hôte dit : « Celui qui compare sa réputation à autrui, la voit avec deux yeux et deux prunelles semblables à des perles; cela est aussi ridicule que de jouer d'un instrument aux oreilles d'un buffle. Canard dans l'eau trouble, tu ne me donnes envie que de me moquer de toi.» *Tièn* dit : « Monsieur l'hôte, veuillez ne pas vous moquer d'eux, nous savons déjà qu'il y a ici des ignorants, mais

¹ Tu es un ignorant.

nous avons lié amitié ensemble; ensemble nous avons bu du thé, du vin, fait de la musique et des vers. Leur seul mérite est la richesse, ils ne veulent pas du mandarinat. Doucement et d'un cœur content, ils se réjouissent selon leur désir; la force des lettres est semblable à une mer immense, ne vous moquez pas de ceux qui tentent d'y nager. » — « Je vois que là, dit l'hôte en désignant *Van-tiên*, on connaît ma pensée; permettez que, pour vos paroles pleines de sens, je vous offre ce vin. » *Kiém* et *Hâm* étaient des garçons qui mesuraient le travail, aussi furent-ils étonnés de voir *Van-tiên* très-soucieux en lui-même, malgré les mérites certains qu'il apportait à l'examen. *Hâm*, quoique ayant persévéré dans l'étude, ne put jamais s'élever, et, réfléchissant à ce qu'il avait fait, au dernier moment il recula.

(La suite au prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 JANVIER 1864.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

li, il entendit l'hôte qui, courant après lui, lui dit : « Arrêtez-vous, je vous prie, jeune héros. Acceptez ces trois pilules que je vous offre, afin que ce remède protège votre corps et que jamais la maladie ne puisse l'atteindre. Si vous aviez une faim excessive, avalez-les pour l'apaiser. » — « Je les prends et vous rends grâce, dit *Van-tiên* ; mon cœur sans cesse vous affectionnera. » — « Et nous, dit l'hôte, nous vous aurons toujours dans la mémoire tel que je vous vois maintenant, nouvellement orphelin. »

Les vertes montagnes, les eaux claires et semblables au jaspe réjouissent le cœur ; *Van-tiên*, portant sa gourde de vin d'or au bout de son bâton jaune, s'en allait seul, traversant le pays en paix ; de même qu'il avait abandonné les idées de renommée et de gain, de même il évitait les routes suivies par le peuple. Cependant l'hôte s'était retiré rapidement ; *Van-tiên*, le voyant partir, médita encore plus sur le malheur et le bonheur de ce monde. Très-attaché dans son cœur à la piété filiale, il se consultait lui-même et rougissait d'être si mauvais fils ; il tâchait d'éclairer son cœur pour savoir s'il était pur, il désirait, par-dessus tout, rendre à ses parents ce qui leur était dû. Il s'écriait, pensant à sa destinée : « Qui peut savoir où va se perdre l'eau qui coule dans les fleuves ? qui peut connaître une condition aussi tourmentée que la pierre calcinée ? Seul maintenant, égaré dans ces sentiers de hautes herbes, non différent d'un petit oiseau qui a perdu sa route et qui se plaint. »

le ciel. Je m'asseois sur un sabre, je me tiens sur une lance, j'ouvre la route pour extirper l'injustice (le diable). Avez-vous trois onces d'argent dans la main? Je pourrais alors me préparer, afin de disposer ce qui est encore à faire.» — « Je ne mesure pas la dépense, dit le petit serviteur; je vous prie, maître, de faire vos efforts, sans vous préoccuper de pauvreté ou de richesse. Bien que depuis longtemps déjà je serve mon maître, nous avons cependant conservé deux onces d'argent comme provision de route. Si vous guérissez cette maladie, vous nous rendrez le repos, et alors, certainement, je vous payerai généreusement.» — « Donne-moi maintenant, répliqua le sorcier, afin que, sur-le-champ et ici même, je puisse faire mes préparatifs.» — « Je suis bien inquiet depuis longtemps, dit le petit serviteur; mon anxiété est grande, à cause du malade qui est à la maison sans paix ni repos; je vous en supplie, maître, faites tous vos efforts à cause de ce malheur où nous sommes; faites une puissante évocation, et que le malade soit sauvé! » — « C'est là une œuvre difficile, dit le sorcier; couche-toi, et quand la conjuration sera terminée je te donnerai le talisman.» — « Je ne suis que le serviteur, dit le jeune homme; je n'ai aucune maladie pour faire ce que vous me dites; ce n'est pas moi qu'il faut guérir.» — « Je sais jusqu'où va ma puissance, lui dit le sorcier; qu'un malade soit dans le sud, je puis le guérir dans le nord, et la maladie s'en va par mon autorité.»

seul, dit le petit serviteur, je n'ai plus qu'à me vendre moi-même pour payer la guérison de cette maladie. » Le médecin apprit de la sorte que le petit serviteur n'avait plus rien; il chercha alors une ruse quelconque pour le renvoyer, lui ainsi que son maître. « Demeurer plus longtemps ici, leur dit-il, sera, je le crains, une grande inquiétude pour votre village, et d'ailleurs je crains que, s'il vous arrive quelque nouveau malheur, vous ne soyez dénués de toute ressource. » — « Dans ma bourse est la solitude, répondit le jeune serviteur; de la confiance naît la ruine, de la crédulité vient l'erreur; dernièrement, à cause de mon vif souci au sujet de la maladie de mon maître, j'ai dépensé cent ligatures; je suis vide et maigre, mes entrailles sont desséchées par la tristesse, je suis rempli de pitié pour mon maître, mais je n'ai plus d'argent et la maladie dure encore! Sans expérience, étranger dans ce pays, c'est ainsi que je me suis ruiné. Hélas! hélas! il faut bien que je fasse un effort pour que nous partions d'ici. Il me faudra demander l'aumône pour notre nourriture de chaque jour à mon maître et à moi. » — « Qui pourrait mesurer notre affliction? » s'écria *Van-tiên*; jeune serviteur, désormais tu devras me conduire, il ne faut pas que cela nous effraye, nous affronterons dans notre chemin le vent et la pluie; mais quand un homme malheureux en rencontre un autre dans le désespoir, ils ne tardent pas à s'aimer. Combien de fois aurons-nous la misère pour aliment, la froide rosée pour lit, le ciel pour couverture, la terre pour

ceux qui souffrent. D'ici nous irons à *Dong-thanh*; malade comme tu es, tu ne pourrais faire une aussi longue route. Nous arriverons peu à peu vers la grande rivière, où nous trouverons une barque qui nous permettra de poursuivre ensemble notre route. »

Van-tiên répondit : « Quand le cœur se présente d'abord, l'amitié ne tarde pas à suivre; puisque déjà nous nous aimons, secourons-nous dans une occasion pareille. » — « Repose-toi ici, lui dit *Hâm*; et toi, petit serviteur, précède-moi et va dans la forêt, où nous allons chercher parmi les racines quelque précieux remède, afin de nous prémunir contre les accidents de la mer ou des fleuves, de la pluie ou du vent. » Le jeune serviteur part aussitôt, il est plein de bonne volonté, il ne craint ni les obstacles ni la fatigue. Mais un glaive de haine est au cœur de *Hâm*, il s'empare du jeune serviteur, il le lie à un arbre. « Je veux qu'un tigre te dévore, lui dit-il, et c'est pour nuire à *Van-tiên* que j'ai machiné la ruse que j'accomplis maintenant. » Cependant *Van-tiên* se laissait aller à ses réflexions, il attendait plein de sollicitude. *Tinh-hâm* revient et lui apprend qu'un tigre a dévoré le jeune serviteur. *Van-tiên* gémit à cette nouvelle, il se laisse aller par terre en pleurant. « Ô vous, fondateurs de la terre, s'écrie-t-il, esprits célestes du ciel uni, combien de temps encore me laisserez-vous errant en pays étranger? Un maître et son serviteur se soutenaient réciproquement, et maintenant voilà que tous les deux ont succombé, séparés l'un de

Mais occupons-nous de *Van-tiên*.

Vers la cinquième veille de la nuit il était appuyé, gémissant, sur le bord de la barque; ses plaintes, plus amères que la plante *khé*, ne pouvaient être contenues; il était saisi de pitié au souvenir de l'infortune de son cher petit serviteur. Ignorant de ce qui se passe autour de lui, déjà sa barque est en pleine mer; *Van-tiên* gémit sur lui-même, sur son abandon, sur son abattement stupide.

Or, par cette nuit obscure, la mer était calme et unie comme une feuille de papier; la barque dérive à son gré, quelques étoiles se montrent à travers la brume d'une rosée abondante. *Hâm*, en ce moment, se saisit de *Van-tiên* et le jette au milieu des flots. Puis il interpelle le ciel, dans le but d'éveiller les bateliers et de leur faire part d'un accident malheureux.

Heureusement le soleil ne tarde pas à se lever; un vieux pêcheur aperçoit *Van-tiên*, il le retire aussitôt de la mer, il le porte à terre; il ordonne à son fils d'allumer du feu pour réchauffer le noyé; le pêcheur lui sèche le corps pendant que sa femme lui sèche le visage. *Van-tiên* recouvre la chaleur dans ses membres, il est étourdi dans son âme et son corps comme un homme nouvellement ivre. Ayant déjà compris qu'il lui fallait mourir noyé, il sent maintenant qu'il vit encore, il sait qu'il est encore un homme de ce monde. Le vieux pêcheur alors l'interroge. *Van-tiên* répond clairement sur tous les sujets. « Demeure avec nous, lui dit le pêcheur, aujourd'hui et demain

(tous les jours); puisque tu es malheureux, réjouis-toi dans notre maison. »

« Comment pourrez-vous me nourrir? lui répondit *Van-tiên*, ne suis-je pas du reste exactement semblable au fruit trop mûr? Déjà flottant sur l'eau et à demi noyé, vous m'avez apporté ici, je ne puis reconnaître vos bienfaits, étant moi-même dénué de tout. » Le pêcheur dit : « Le cœur du vieillard ne demande rien, il s'incline pour faire le bien, mais il n'attend aucune récompense. La joie du cœur nous donne un calme pareil au plus beau clair de lune. Écoute mes paroles : Méprise la gloire du monde; heureux de vivre ici, le matin sur les promontoires de la mer, le soir dans ses nombreuses baies, voilà ma joie. Hier battu par le vent, en repos aujourd'hui, ainsi les jours s'écoulaient doucement en paix. Tantôt jetant mes filets, tantôt étendant mes palanques, n'est-ce pas un plaisir de prendre aujourd'hui les poissons pour les mettre demain dans le vivier? Le monde entier ignore mes joies secrètes, n'ai-je pas dans la main plus que les arts libéraux? Libre sur la terre, plein de joie sous le ciel, je me réjouis le soir de mes courses du matin; c'est la pluie qui me baigne, c'est le vent qui me sèche sur la vaste mer de *Hàn-giang*. » Ce nom de *Hàn-giang* revient à la mémoire de *Van-tiên*, il demande si la demeure de *Vó-cong* est éloignée de ce lieu. « *Vó-cong* habite auprès d'ici, répond le pêcheur, trois coudes du fleuve nous séparent de sa maison. » — « Mes parents, dit *Van-tiên*, ont déjà pris parole pour mon

tién. Le soleil venait de se lever, l'ange *Du* retourne à la montagne.

Van-tiên dormait encore d'un profond sommeil ; un bûcheron ayant son riz pour la journée tout préparé et enveloppé, de bonne heure portant sa hache, s'en allait à travers la forêt. Habitué à la route qui mène au grand arbre, il entend auprès une voix qui gémit. « Qu'est-ce, dit-il, est-ce un monstre ou un homme ? » Ce bruit dans la forêt inquiète le cœur du bûcheron, il s'arrête, il redoute quelque événement funeste. Cependant il se décide et dirige ses pas du côté d'où partait la plainte ; c'était vraiment un jeune homme plongé dans l'infortune. Le bûcheron élève aussitôt la voix, il l'interroge : « Pourquoi, dit-il, tombé de la sorte dans le malheur, pourquoi la fortune vous est-elle aussi fatale ? » *Van-tiên* entend ces paroles, il s'en réjouit, il fait les plus grands efforts pour se lever, il raconte ce qui a eu lieu. Le bûcheron entend sa longue histoire, il réfléchit sur ces choses, il branle la tête, il se recule un peu : « Un homme riche, dit-il, est semblable à un dessin de fleurs variées, le malheureux reste seul au milieu du marché, personne ne s'intéresse à lui. » *Van-tiên* entend ces réflexions, il les comprend très-bien. Ces deux personnes honnêtes connaissent également la sincérité. *Van-tiên* espère que cet homme de si grand bien le sauvera cette fois, et sa reconnaissance égalera la haute montagne *Thai*. Après une si longue absence, s'il peut revenir à *Dong-thanh*, combien il sera doux à son cœur de rendre grâces pour une œuvre

t'en prie, entrons dans la pagode afin d'y tenir conseil. » — « Je ne pourrai m'arrêter plus longtemps, dit alors le bûcheron, mon métier est d'aller dans la forêt, d'y faire du bois, ou bien de vendre des nattes au marché de *Phiên*. » *Minh* s'agenouille, il salue le vieillard, il le remercie d'avoir sauvé *Van-tiên*, son ami. « Voilà que j'ai sur moi deux onces d'argent, je vous prie de les accepter comme une légère marque d'affection. » Le bûcheron dit aussitôt : « Le vieillard n'aura pas le front de les prendre; seul et à ma guise je vais chaque jour sur la montagne; mon cœur et ma conscience ne me demandent rien; le bois à brûler que j'abats dans la forêt suffit amplement à ma nourriture. La montagne est là, l'eau s'en échappe librement. la lune est brillante, le vent est doux, j'ai lié amitié avec le cerf et le daim. Que les autres à leur guise recherchent la richesse ou les dignités, qu'ils se défont dans les lettres ou dans les armes, qu'ils s'ornent l'esprit pour acquérir de la réputation. Vous deux, jeunes gens encore dans l'adolescence, vous avez assez d'or et d'argent si vous avez de quoi suffire aux besoins de la vie. »

Van-tiên pleurait abondamment, il ne pouvait payer cette dette de reconnaissance, il lui était difficile à lui et à *Minh* de s'exprimer à ce sujet. Il demande les noms et les prénoms afin de pouvoir plus tard reconnaître les services du bûcheron. Mais celui-ci s'en retourne à la forêt; il s'en retourne à son ancienne profession, lui, le plus sincère des hommes.

dans son cœur; il demeurait dans la pagode avec son ami *Ân-minh*.

Pendant *Vô-cong*, habitué à mentir, avait brisé l'affection de *Luc (Van-tiên)*, il voulait conquérir celle de *Vuong*, il comptait sur la caverne profonde pour détruire le jeune homme.

Quant à la jeune *Phi-lan*, elle était très-gaie. Sa joie augmentait chaque jour; chaque jour elle se paraît, ne songeait qu'à sa toilette, dans la prévision de rencontrer les jolis garçons, de s'arrêter ou de s'asseoir avec eux.

Aussitôt que *Tu-truc* fut de retour, il entra dans la maison de *Vô-cong* et se mit à plaindre *Van-tiên*. *Vô-cong* dit : « Ne me demandez pas des nouvelles de *Van-tiên*, déjà auparavant il a été très-malade, il est descendu au fleuve noir (mort). Combien je plains ce jeune homme qui a cessé de vivre en ce monde, quand la déesse de l'hymen avait pour lui tressé le fil rouge ! » *Tu-truc*, à ces paroles, fut très-ému dans son cœur; deux ruisseaux, semblables à la pluie, coulèrent de ses yeux; il dit en gémissant : « Maintenant, je me rappelle cette âme d'autrefois; l'amitié nous avait déjà liés; notre affection ne peut être ainsi rompue. Ô ciel! pourquoi permets-tu la perte des savants et des bons? Il n'avait pas encore clairement rédigé ses tablettes d'examen, et si jeune, il n'est plus! Ensemble encore nous n'étions pas arrivés à l'amitié parfaite; aujourd'hui qu'il est mort, qu'ai-je à faire désormais? En ce monde, hélas! combien de pas incertains! combien peu d'hommes

sa bouche interroge le licencié sur son récent retour de l'examen. La jeune fille ne sait pas conserver intacte la parole du serment; elle ne sait plus préparer la boîte à bétel, ni présenter le linge pour s'essuyer les lèvres (elle est incapable de remplir les devoirs d'une femme légitime). Elle paraît accablée; son cœur est semblable à celui du lièvre quand il attend le clair de lune; la nuit se fait, il a peur et s'arrête; la lune brille, alors il prend ses ébats (elle affecte une grande sollicitude). Elle ne veut pas sourire; elle semble même ennuyée; elle affecte de ne pas dire une parole; elle ne veut pas même faire attention (jeu de coquetterie). *Tu-truc* dit : « Lorsque autrefois *La'-phang-tiên* était décidé à ne pas s'éloigner des coutumes, la veuve *Diu-tieng* voulut cependant le séduire et le tromper, bien que la tombe de son époux fût couverte d'herbe encore fraîche. Et de quel cœur l'homme pourrait-il se permettre une aussi grossière inconvenance? est-ce que la honte n'en demeurerait pas sur tout le genre humain? Les différents animaux n'agissent pas différemment. *Van-tiên*, ô mon frère! ô mon ami! du fleuve jaune où tu es en ce moment, as-tu connaissance d'une pareille violation de la justice? » Cela dit, il essuya ses larmes de sa main et se retira. De retour chez lui il fit ses préparatifs pour se rendre à *Dong-thanh*.

Cependant *Vó-cong*, extrêmement confus de honte, tomba gravement malade, et, perdant ses forces, au bout de cinq jours il expira. Sa fille *Phi-lan* se re-

tira avec sa mère dans l'intérieur de la maison, et, fermant les portes, elles restèrent dans le deuil.

Passons maintenant à *Nguyet-nga*.

Dans le *phu* de *Ha-ké* elle suivit son père pour étudier et s'instruire; *Kiéu-công* (son père) fut bientôt élevé à la dignité de gouverneur. Il allait exercer la haute magistrature sur le peuple de *Dong-thanh*; il fit paraître une proclamation qu'il envoya de tous côtés, demandant des informations sur le nommé *Luc* (*Van-tiên*), afin de savoir où il demeurait. Il dépêcha des soldats de son tribunal pour porter une lettre d'invitation au père de *Van-tiên*. Celui-ci ne tarda pas à se rendre devant le haut mandarin, qui l'interrogea sur son fils. Le vieux *Luc*, à ce souvenir, pleura en gémissant et répondit : « J'ai su par la voix publique que mon fils, très-malade, a expiré au milieu de son voyage; depuis cette époque, je n'ai aucune nouvelle de lui. Le mandarin, en entendant ces paroles, fut pris de pitié, il sentit la tristesse monter dans son cœur; il se retira dans ses appartements intérieurs afin de répéter à sa fille *Nguyet-nga* ce que le père de *Van-tiên* venait de lui raconter. Ainsi était perdue la beauté de sa fille; de même qu'une fleur abandonnée sur l'eau est jetée au rivage, ainsi est brisé son destin. Gémissant sur sa misère, sur ce lien rompu avant qu'ils aient pu se rencontrer, elle dit : « Je parlerai très-sincèrement à mon père, je le prie d'inviter le vieux *Luc* à entrer dans ces appartements. » Cela dit, elle se lève, et se tenant dans un coin de la chambre, ses

lèbre dans l'étude des livres, lui qui en tous lieux eût pu être mandarin et lettré; je le plains parce que, à peine âgé de vingt-quatre ans, il a passé dans ce monde comme l'ombre qui s'efface en nous décevant; je le plains parce qu'il n'était pas encore parvenu à la gloire. Ses facultés brillantes ont coulé comme l'eau; comme une fleur a passé sa réputation. Je suis émue de pitié parce que tous deux nous n'avons pu former un couple, et maintenant, qui gardera dans l'avenir le vase d'eau et le brûle-parfum¹ ? »

Une nuit entière elle ne put arrêter ses larmes; les yeux fixés sur l'image de *Van-tiên*, elle sentait ses entrailles se déchirer. Seule en ce monde, elle ne pourra plus se rapprocher de lui; la demeure des morts seule sait si elle pourra les unir de nouveau. *Kiéu-cong* s'éveille, il se lève et il sort de chez lui; il entend les plaintes de sa fille, son cœur en est profondément ému. « Ma fille, dit-il, ne t'attriste pas à l'excès; songe que la mort a toujours été le sort commun. Peut-on empêcher les cordes d'une lyre de se rompre, faut-il s'étonner beaucoup quand se brise la meilleure machine ? » Sa fille lui dit : « Mon amour et ma plainte n'ont pas de fin; celui qui porte un fardeau sur la route prévoit-il la rupture du fléau² qu'il a sur l'épaule ? »

¹ Ustensiles employés dans les sacrifices aux ancêtres. Le dernier degré de la douleur de *Nguyet-nga*, c'est la pensée du célibat auquel elle est désormais condamnée. Elle mourra donc sans enfants, et personne ne sacrifiera à ses mânes, après sa mort.

² Les Annamites portent les fardeaux suspendus aux deux bouts

Un lit renversé, un oreiller par terre, voilà ma destinée; mais, cent ans et plus, je serai fidèle à mon serment. Comme sur un ruisseau limpide, j'avais été portée au-devant de celui que j'aime. Seule, aujourd'hui, je suis en ce monde, je ne demande plus qu'à adorer cette image ma vie entière, cela me suffit. »

Kiéu-cong, son père, s'affligeait beaucoup; il voyait sa fille ainsi veuve pour la vie.

Or il y avait un homme de haute puissance, mandarin élevé, occupant à la cour une grande charge de conseiller du roi; il entendit parler de la fille de *Kiéu-cong*, il apprit qu'elle était âgée de seize ans, et non encore mariée; il eut donc l'intention de devenir son époux et envoya pour cela un négociateur afin de s'entendre au sujet de cette union. Cependant le père de la jeune *Ngayet-nga* fit répondre à la famille du haut mandarin qu'il ne pouvait prendre sur lui de contraindre sa fille malgré elle.

Le conseiller du roi était un homme qui ne savait nullement se contenir, il conserva cette réponse en lui-même afin de se venger, et toujours il pensait et réfléchissait à sa vengeance.

Vers cette époque éclata une grande révolte chez les barbares de *O-qua*. On dut envoyer une armée pour réduire les rebelles et les attaquer dans le fort de *Fong-quan*.

d'un fléau dont le milieu est placé sur l'épaule. Ces fléaux, faits d'un bois léger et très-solide, résistent à de grands poids.

Cependant le roi *Sho-vuong*, éprouvant de sérieuses craintes, réunit en conseil ses mandarins; chacun émit son avis sur les moyens d'affermir la sécurité du royaume et de rendre au peuple la paix et la tranquillité.

Le conseiller royal, qui voulait si injustement se venger pour des motifs personnels, mit genou à terre et adressa au roi les paroles suivantes :

« Les barbares nous sont depuis longtemps hostiles, uniquement à cause de leur ardent désir pour les filles de notre pays. Si votre majesté veut faire cesser la guerre chez les gens de *Ô-qua*, il faut leur faire conduire une fille jeune et jolie dont la présence amènera certainement la paix. *Nguyet-nga*, la fille de *Kiéu-cong*, est âgée d'environ seize ans; elle n'est point encore mariée; c'est une charmante personne, d'une beauté accomplie; il faut ajouter à ses charmes les qualités de son cœur, ainsi que son savoir et sa remarquable élocution.

« Que Votre Majesté fasse conduire cette jeune fille au pays de *Ô-qua* et *Phiên* : le roi barbare en sera si heureux dans son cœur qu'il cessera aussitôt les hostilités. »

Le roi *Sho-vuong*, en entendant ces paroles, se réjouit beaucoup; aussitôt il signe lui-même un ordre et le fait remettre à un envoyé qui doit le porter à *Dong-thanh*; c'était un rescrit royal pour la fille de *Kiéu-cong*. Ce rescrit portait : « Nous connaissons depuis longtemps votre zèle et votre dévouement aux intérêts du royaume; or vous avez une

aller. C'est aujourd'hui déjà le dixième jour du mois, tu dois penser à tes préparatifs; c'est le vingt qu'il faut te mettre en route.»

« J'accepte volontiers mon destin, dit *Nguyet-nga*; deux mots encore me causent de la sollicitude; ce sont : reconnaissance et amour. Je vous prie, mon père, de me laisser aller chez le vieux *Luc*, le père de *Van-tiên*, afin que, pendant sept jours complets, j'honore la mémoire de mon mari; ainsi je tâcherai de reconnaître son affection et la gratitude qui lui sont dues; alors, lorsque plus tard je descendrai à mon tour sur les bords du grand fleuve, je serai digne de me réunir à lui. »

Kiéa-cong réfléchit profondément sur toutes choses; il donne de l'argent à sa fille et charge des serviteurs de l'accompagner.

Le vieux *Luc* sortit pour recevoir la jeune fille; *Nguyet-nga* entra dans la maison; de ses mains elle prépara un autel aux mânes des ancêtres.

Ayant choisi le jour le plus favorable aux sacrifices, elle jeûna et s'étendit sur la terre afin de prier pour son époux *Van-tiên*. Alors, découvrant son image, elle la suspendit au-dessus de l'autel.

Dans la maison se réunirent les voisins, émus de pitié. *Nguyet-nga*, poussant des exclamations, s'écriait dans sa douleur : « *Van-tiên*, ô mon frère, des bords du grand fleuve, où tu habites, sais-tu que je suis ici? »

Pendant sept jours accomplis, elle jeûna et honora de la sorte la mémoire de *Van-tiên*. Elle pré-

sente alors l'or et l'argent, elle en fait hommage au vieux *Lac*, au père de *Van-tiên*. Ce qu'elle désire uniquement, c'est son mari; mais elle ne peut le rencontrer; elle se résigne à cette triste condition : visage de rose et pas d'époux !

Cependant s'approche l'époque où la jeune fille doit se rendre au pays du barbare *Phiên*; elle s'affermit dans son cœur; elle est résolue de descendre dans l'autre monde pour y trouver *Van-tiên*. Bien qu'elle ne soit pas encore mariée, le vieux *Lac* l'appelle sa belle-fille.

Nguyet-nga s'inquiète au sujet des affaires du royaume; elle n'a pas moins de soucis pour ce qui regarde sa famille. Ne faire qu'un pas en un seul jour, n'est-ce pas encore s'éloigner beaucoup ?

Tout ce qu'elle possède, elle le laisse à son père pour sa vieillesse; pendant qu'elle le salue, ses yeux versent d'abondantes larmes : à plusieurs reprises elle le remercie de ses bontés; elle s'incline devant lui en se retirant.

Cependant chaque mandarin est assis sur son char; cinquante jeunes filles sont prêtes à l'accompagner; le vingtième jour prescrit est déjà arrivé; les mandarins l'escortent; ils la conduisent jusqu'au bateau qui doit l'emmener.

Nguyet-nga aussitôt ordonne à *Kim-liên*, sa suivante, d'aller inviter son père à descendre dans la barque pour visiter sa fille qui part pour le pays des *Ô-qua*. Elle est résignée à ce destin, de n'avoir qu'une tombe en ce pays barbare. Ils vont, hélas, se sépa-

c'est la servante *Kim-liên* qui, pour sa vie, va devenir reine de ce pays barbare, tandis que *Nguyet-nga* s'est elle-même engloutie au fond des eaux.

Le flot immense a poussé *Nguyet-nga* au rivage; la lune est à demi cachée par la cime des arbres; la jeune fille est comme morte; son âme erre sur les bords de l'*Am-cung* (la demeure des morts); une forte rosée tombe pendant la nuit sur son corps étendu près de l'eau.

Elle est là froide et ignorée de tous. Mais le maître de l'*Am-cung* aperçoit cette créature sincère; il vient auprès d'elle, l'enlève et la dépose dans un jardin de fleurs. Il dit : « Ô jeune fille! ô *Nguyet-nga*! cherchez un lieu convenable pour y passer les mois et les jours; encore deux ou trois ans à partir de maintenant, et vous serez épouse : ce sera un jour de bien grande allégresse. »

Nguyet-nga aussitôt revient à elle : son âme consolée croit que ces paroles sont un rêve, il lui est encore impossible de discerner le vrai du faux.

Cependant elle cherche un abri pour son corps; seule elle gémit sans cesse; elle songe à ses chagrins; elle va ainsi abandonnée, ayant toujours autour du cou l'image de son futur mari.

Bientôt le ciel est éclairé par les premiers rayons de l'aurore, lorsque soudain elle rencontre le vieux *Buy*¹ qui se promenait dans le jardin. « Jeune fille, dit le vieillard, où demeurez-vous? quelle affaire vous a conduite dans ce jardin de fleurs? »

¹ Le père de *Buy-kim*.

richesses et sa fortune pourra bien après trois printemps voir tout se perdre, et que de difficultés pour acquérir de nouveau!

« Voudriez-vous imiter les bonzesses, sans cesse habitant leur pagode? Leur porte une fois fermée, elles sont vouées à la solitude pendant les quatre saisons de l'année.

« Librement balancé sur les eaux, le bateau¹ d'affection ne sait à laquelle des douze stations² il doit se reposer.

« Pourquoi, mademoiselle, ne réfléchissez-vous pas à toutes ces choses? Veuillez, de grâce, ne plus embrasser cette image qui, depuis si longtemps, vous cause du chagrin. »

Ngayet-nga répondit : « J'ai autrefois étudié les livres sacrés (*King*), j'y ai vu que la chasteté y est placée en tête des vertus d'une jeune fille.

« Suivons-nous donc les coutumes du pays de *Trinh*, où, parmi les jardins de mûrier, chacun va donner un libre cours à sa passion? »

« Et moi aussi, répliqua *Kim*, je connais les livres sacrés, et c'est pour cela que je demande pourquoi vous n'avez pas réfléchi que vous ne devez pas demeurer seule. Combien de temps *Ho-duong* demeura-t-elle veuve? belle encore, elle désira un époux élevé en dignités, mais elle désira également un homme du peuple; le matin, elle suivait *Doan-pha*, le soir, elle allait au-devant de *Tran-quan*. Au

¹ Jeune fille libre de son choix.

² Les âges de la vie.

temps de la dynastie des *Han*, la jeune *Lu-haú*, encore enfant, excita vivement la passion du roi *Cao-to*. Si nous consultons les livres, nous verrons qu'ils disent : Il est un temps pour jouir, mais ce temps passe pour ne plus se représenter.

« La femme qui reste sans époux n'ose plus changer de place ; sa vie se passe à chuchoter et la mène ainsi au tombeau. Pourquoi, si nous ne nous désirons pas les uns les autres, pourquoi voudrions-nous avoir ces portraits, images décevantes, qui trompent les vœux de la beauté ? »

« Imiterez-vous *Nhu-y* quand elle peignit le portrait de *Van-quan* ? »

Nguyet-nga sait que *Kim* n'est qu'un jeune insolent. Elle forme en secret le projet de fuir de cette maison.

Cependant le vieux *Buy* lui parle abondamment ; il épuise les plus doux encouragements ; il désire que la jeune fille forme un couple avec son propre fils. « Pourquoi êtes-vous donc si obstinée, lui dit-il ; ne sommes-nous pas également bien élevés ? N'avons-nous pas, dans le monde, une même position digne de respect ? Puisque vous êtes parvenue jusqu'ici, formons cette union si convenable.

« La lune est sereine, le vent est doux. Charmant bateau, jetez ici l'ancre et demeurez-y. Rappelez-vous le vers : Le printemps passe, reviendra-t-il ? Aujourd'hui éclôt la fleur, je crains que demain elle ne soit fanée. Agir de la sorte, n'est-ce pas nuire aux roses de votre beauté ? Des nuits entières, la tête

elle sut que ce pays se nommait *Ô-shao*; elle demanda aussi à combien de *li* du fort de *Ay-quan* il était situé.

Passons maintenant à notre héros.

Nous avons laissé *Van-tiên* dans la pagode.

Vers le milieu de la nuit, pendant qu'il était couché, le dieu *Phat* lui apparut; il lui offrit une coupe contenant un remède qui sur-le-champ rendit la lumière à ses yeux.

Si l'on compte le temps pendant lequel il fut de la sorte malade et éloigné de son pays, on comptera six ans. L'âge de son père avait alors atteint la cinquante-cinquième année.

Van-tiên, ému en son cœur, songeait au retour, et ses larmes coulaient en silence.

Il partit cependant pour retourner dans son pays; son ami *Ân-minh* l'accompagna pendant quatre ou cinq *li*.

« Frère, lui dit *Van-tiên*, je vais dans ma patrie; j'espère que notre affection commune nous fera de nouveau rencontrer à l'examen. » — « Pour moi, répondit *Minh*, je n'ai aucune chance: ayant déjà subi une condamnation à l'exil, j'ai pu m'enfuir; mais où oserai-je désormais montrer mon visage? C'est pourquoi je me suis résigné au jeûne et à la longue robe dans cette pagode. »

« Que ne puis-je, dit *Tiên*, m'élever dans les nuages¹! combien alors ne ferais-je pas d'efforts pour que nous soyons réunis de nouveau, nous qui, pendant tant

¹ Devenir un haut mandarin.

d'années, avons eu pour nourriture quelques plantes et le riz le plus grossier ! Quand tu es abandonné et malheureux, pourrais-je t'oublier si je parviens aux honneurs et aux richesses ? Une époque est mauvaise ; elle peut être suivie d'une époque meilleure : on doit donc sans cesse exhorter l'homme à suivre la doctrine, afin de s'affermir dans la gratitude et la fidélité. »

An-mink demeura dans la pagode, et *Van-tiên*, au bout d'un mois, fut de retour chez lui.

Le vieux *Luc*, son père, versa d'abondantes larmes ; qui pouvait penser que ce fils vivait encore en ce monde et qu'il verrait son père ?

Dans le village et dans ses alentours, les parents de près ou de loin accourent en foule pour le voir et s'enquérir de ses nouvelles : la maison fut trop étroite pour eux.

« Pendant combien d'années, ô mon fils, s'écriait le vieux *Luc*, as-tu porté avec toi les plus cruelles maladies, mangeant ou couchant n'importe où ? »

« Il serait impossible, répondit *Van-tiên*, de compter le nombre de mes calamités ; mais dites-moi, je vous prie, où est la tombe de ma mère ; indiquez-moi en quel lieu elle repose en paix, afin que je prépare tout pour accomplir les rites funèbres, que je lise les prières des sacrifices et que j'offre des mets en brûlant des parfums.

« Le fleuve immense possède aujourd'hui l'âme de ma mère, et moi, son jeune fils, je dois donner les marques d'un cœur pieux et dévoué à ses parents.

Mes pensées se reportent sur cette source d'eau vive qui fait croître les arbres ¹; je pense aux mérites infinis, à l'affection immense capable de remplir neuf fleurs; hélas! je pense à ma mère couchée dans sa vieillesse, et je la pleure. Mais, avec mes vingt-quatre ans, peut-on comparer ma piété filiale à celle des hommes d'autrefois! » *Van-tiên*, à ces mots, versa des larmes semblables à la pluie, et, ayant accompli la cérémonie du sacrifice, il demanda ce qui s'était passé chez lui avant son arrivée.

Son père lui dit : « *Nguyet-nga* nous a apporté de l'or et de l'argent; elle nous a secourus avec bonté; la protection de cette jeune fille a été généreuse et délicate; nous n'avions plus rien, nous étions pauvres et nécessiteux; tout dans notre maison était devenu misérable. » *Van-tiên* soupira en entendant ces paroles; ému en son cœur, il réfléchit un instant, puis il demanda : « Où demeure cette jeune fille? Votre fils peut-il aller la saluer et lui prouver sa profonde gratitude? » Le vieux *Luc* savait ce qui s'était passé à la cour, il le raconte sincèrement et complètement à *Van-tiên*; il l'informe que *Kiêu-cong* ² demeure actuellement dans la province de *Tay-xuyén*, qu'il a été, à cause de sa fille, destitué de ses dignités. » *Van-tiên* dit : « Combien je plains *Nguyet-nga*! je vous prie de me laisser aller visiter son père. »

Tay-xuyén est à mille *li* en ligne directe; aussitôt

¹ Le père et la mère donnent la vie à leur fils comme l'eau la donne à l'arbre.

² Père de *Nguyet-nga*.

Van-tiên fut dès lors rempli de joie

.....
 Aux premiers coups de canon qui ébranlèrent le ciel, l'un des deux chefs se plaça en tête pour conduire l'armée; l'autre resta en arrière afin de l'exciter à combattre.

Gravissant de la sorte les montagnes éloignées, ils enlevèrent le drapeau de la cavalerie ennemie; ils saccagèrent la citadelle d'*Ô-qua*.

Chacun, en cette affaire, se conduisit en homme qui sait ce qu'il doit à son pays. Fièrement plantés en selle, ces deux chefs se dévoilèrent véritables héros. Bientôt l'avant-garde parvint à la citadelle de *Quan*; *Ô-qua* la vit, et ses soldats s'enfuirent saisis de frayeur.

Les chefs de l'armée barbare du royaume de *Phiên* étaient deux valeureux jeunes gens: l'un se nommait *Hoa-ho*, l'autre avait nom *Than-oaï*. On leur adjoignit le guerrier *Coc-dot*, homme de grand savoir; sa face était celle d'un tigre, sa chevelure était rouge, son aspect sévère et effrayant.

Ân-minh, faisant ses efforts pour combattre au premier rang, engagea l'action avec *Hoa-ho* et *Than-oaï* en même temps. D'un seul coup de massue, les deux jeunes gens, gravement blessés, tombèrent sans vie sur le sol.

Le général *Coc-dot* s'avance alors enflammé de colère; dans chacune de ses mains est une hache à marteau; il dirige ses coups sur *Ân-minh*; celui-ci fit tous ses efforts pour ne pas trembler; mais

voyant *Coc-dot* lui jeter un sort, saisi de frayeur, il recula.

Van-tiên, coiffé d'un casque d'or, saisit alors dans sa main sa lance d'argent, et s'affermissant sur la selle de son cheval noir, seul il s'avance au combat, seul il entre en lice. Le mauvais esprit l'aperçoit : il s'enfuit épouvanté¹; la force de conjuration de *Coc-dot* est réduite à néant. Mais, bouillonnant de colère, il s'avance contre *Van-tiên*; notre héros s'avance aussi pour combattre, et ces deux hommes luttèrent jusqu'au soir.

Cependant *Coc-dot* s'aperçoit qu'il ne peut résister, il prend la fuite; *Van-tiên* alors excite son cheval, il le poursuit avec rapidité; sept collines sont de la sorte franchies dans cette course.

Plaignons *Coc-dot*, car en vérité le sort l'abandonne au malheur.

Les combattants coururent ensemble jusqu'à la montagne *Ô-sao*; mais, ô malheur! le cheval de *Coc-dot* vient à s'abattre; *Van-tiên* saisit alors son adversaire; il lui coupe la gorge. Il suspend la tête de son ennemi au cou de son cheval et se dispose à revenir sur ses pas.

Hélas! la forêt profonde s'offre de tous côtés à sa vue; le ciel est devenu sombre et obscur; *Van-tiên* ignore à quelle distance il se trouve. Il se plaint en lui-même; seul au milieu de la forêt, il ne sait absolument quelle route il doit prendre. Errant, il fait le tour de la montagne *Ô-sao*. Plongé dans l'obscur-

¹ L'esprit qui faisait la force de *Coc-dot*, lequel était sorcier.

rité de la nuit, il se concerta sur le parti qu'il doit prendre.

Passons maintenant à *Nguyet-nga*.

Depuis plus de trois ans elle demeurait en ce lieu¹. Lorsque la nuit était faite, d'ordinaire elle allumait sa lampe et s'asseyait; elle ne savait en son cœur comment exprimer sa tristesse profonde.

Cependant la déesse *Quan-ân*² lui apprit par un songe la fin de ses infortunes et la venue des jours heureux.

Déjà soumise à son mauvais destin³, déjà prête à descendre dans la tombe afin de rencontrer son amant sur les grandes eaux jaunes, *Nguyet-nga* n'avait pas épuisé toutes les tristesses.

Il arriva qu'elle entendit les grelots d'un cheval qui se dirigeait vers la maison.

Une voix s'écria : « Qui demeure en ce lieu ? Montrez-moi la route pour retourner à *Quan-ay*. »

Nguyet-nga, saisie de frayeur, resta assise en silence.

Mais *Van-tiên*, descendant de son cheval, le prit par la bride et pénétra dans la maison.

La vieille maîtresse, effrayée, demanda : « Quel est donc cet homme au visage inconnu, qui de la sorte entre chez moi au milieu de la nuit ? »

« Nous sommes, répondit *Van-tiên*, grand-maître

¹ La montagne de *Ô-sao*.

² La grande déesse *Quan-yn* des Chinois, qu'ils appellent aussi la *sainte Mère*.

³ Avoir son anneau d'or brisé et décoloré.

des lettrés du royaume; c'est en portant la guerre dans le pays de *Ô-qua* que nous nous sommes trompé de route. »

La vieille, à ces mots, fut saisie de la crainte la plus respectueuse; en toute hâte elle offrit le bétel, elle prépara du thé.

Van-tiên, s'étant assis, se mit à considérer *Nguyet-nga*; auprès d'elle il vit un portrait, et le doute aussitôt s'éleva dans son cœur. Il dit : « De qui est ce portrait? » Il loua beaucoup l'habileté du peintre, mais il ne s'aperçut pas encore clairement que c'était là son image et sa ressemblance.

« Vieille dame, vous devez me dire le nom et le prénom du modèle. »

La vieille n'ose pas proférer le mensonge. « Ce portrait, dit-elle, est véritablement celui du mari de la jeune fille que vous voyez assise ici. »

« Mademoiselle, dit alors *Van-tiên*, veuillez alors m'apporter ce portrait; apprenez-moi ses noms et ses prénoms; je vous écoute. »

Nguyet-nga n'éprouve aucun doute dans ses intentions; ce visage qu'elle a devant elle est bien la ressemblance du portrait; cependant elle craint encore d'avoir affaire à un étranger.

Elle s'assied, se couvre la figure de sa manche et rougit.

Van-tiên, voyant cela, sourit un instant. « Mademoiselle, dit-il, pourquoi ne parlez-vous pas quand je vous interroge, pourquoi vous cachez-vous ainsi? »

Nguyet-nga, toute tremblante, salua et répondit :

« Bien que la lumière du soleil et de la lune soit claire et éclatante, il suffit cependant d'un vase pour la cacher à notre vue¹; qui peut en ce monde oser changer le cours du destin ! C'est pour avoir prêté l'oreille aux paroles du grand censeur que nous avons agi de la sorte. Ne pouvant obtenir la jeune fille, le coupable a ajouté à sa faute une vengeance injuste. »

« Que mon pays, ajouta *Van-tiên*, mette aussi au nombre des coupables le nommé *Ám*. Il a ourdi l'année dernière un plan secret pour me perdre, mais nous connaissons aujourd'hui toute la vérité sur ce sujet infidèle. Je me confie en la profonde sagesse de mon souverain ; je supplie Sa Majesté de réfléchir sur cela. »

Le roi *Sho-vuong*, enflammé de colère, parla de la sorte au milieu de sa cour :

« Que voulez-vous faire du grand censeur ? quel châtiment demandez-vous pour lui ?

« Toi, grand censeur, tu es semblable à *Dong-trach*² aux ruses profondes, à ce traître qui éleva chez lui *Lu-bo*, afin d'usurper la puissance des *Han* ; ou bien à *Nguon-tai* qui, jeune encore, appela chez lui le médecin *Trien-ngan*, pour anéantir la famille des *Dang* ; ou bien enfin à *An-thach*, habitué à l'injustice, qui nourrit chez lui *Tan-có*, dans le but de nuire à la dynastie des *Tong*³.

¹ Un juge, malgré son instruction profonde, se trompe dans les causes qu'il ignore.

² Grand censeur qui fut déclaré traître.

³ Dynastie chinoise des *Song* ; tous ces exemples sont tirés de l'histoire de la Chine.

On peut voir, par cet exemple, combien il importe de veiller sur ses actions ; nous oserons à ce sujet demander à chacun s'il n'est pas juste de dire : « Veuillez ne pas violer l'humanité. »

Le jeune serviteur, que nous avons auparavant laissé veillant sur le tombeau de son maître, avait vu de la sorte s'écouler en jours et en mois environ l'espace de trois ans. Il était depuis cette époque contraint de mendier ; il prit la résolution d'emporter avec lui les os de son maître pour retourner dans son pays.

Avec une poignante tristesse il emportait ces restes sacrés ; il gémissait et se lamentait encore lorsqu'il parvint jusqu'au grand arbre.

Or il arriva que *Van-tiên* de son côté y arrivait à l'instant même. Le grand lettré ordonna aux soldats d'ériger aussitôt un autel pour y accomplir les rites du sacrifice ¹.

« Le petit serviteur qui me suivait autrefois, dit *Van-tiên*, ici même souffrit la mort des mains de *Ám*. »

Le grand lettré se met alors à lire les prières des morts ; les pensées que cela lui rappelle émeuvent son cœur, deux ruisseaux formant une pluie de larmes coulent abondamment de ses yeux.

Heureusement le ciel est aussi un ouvrier habile.

Soudain accourt le jeune serviteur ; il se place à côté de *Van-tiên* ; il voit la tablette funèbre, il y lit

¹ *Van-tiên* supposait que son petit domestique avait perdu la vie au pied de cet arbre.

ses propres noms ; ému de gratitude profonde, aussitôt il fond en larmes. *Van-tiên* se retourne et l'aperçoit ; il le considère avec attention. Croyant à demi, il le nomme « Petit serviteur ; » doutant à demi, il s'écrie : « Spectre ! »

Le jeune homme essuie ses larmes, il vient au-devant du grand lettré, debout il se place en face de lui, afin qu'il le reconnaisse facilement.

Il dit : « Aujourd'hui le serviteur a retrouvé son maître. C'est la gloire qui sert de portique¹ en ce lieu de rencontre. »

Le grand lettré se couche dans son hamac, il se remet en route. Ce jour-là même il se fit conduire à *Han-giang*.

Depuis longtemps *Vo-cong* était descendu sur les bords du grand fleuve².

La jeune *Phi-lan* et sa mère étaient plongées dans la tristesse la plus profonde. Le bruit leur parvint que *Van-tiên* était encore en vie, qu'il avait acquis une haute réputation.

« Avec nous, disaient-elles, il voulait autrefois lier affection³ ; allons au-devant de ce jeune homme, puisqu'il revient entouré de gloire. » — « J'ai bien mal agi, dit *Phi-lan* ; je crains qu'il ne se rappelle encore l'époque de la caverne. » — « Ma fille, répliqua la mère, ton visage est de rose, tu as de la beauté ; si mère et fille vont au-devant du jeune

¹ Sous les auspices de la gloire de *Van-tiên*.

² Mort.

³ Contracter mariage.

	Pages.
(GARCIN DE TASSY.) — The analytical reader. A short method for learning and writing Chinese, by Rev. W. A. P. Martin. (J. M.) — L'Épouse d'outre-tombe, par Léon DE ROSNY. — A treatise on the Chronology of Siriadic monuments. (J. M.)	
Procès-verbal de la séance du 10 février 1864.....	367
<p style="text-align: center;">Ausführliches Sach- und Wortregister zur zweiten Auflage von Fr. Bopp's vergleichender Grammatik. (J. M.) — Avesta : The religious books of the Parsees, from professor Spiegel's german translation of the original manuscripts, by A. Bleeck. (J. M.) — Bibliotheca sinologica. (J. M.) — Vseobchtchaia istoria Stépanosa Taronskago, etc. (V. LANGLOIS.) — Mélanges de géographje asiatique et de philologie sinico-indienne, par Stanislas Julien. (J. M.)</p>	
Procès-verbal de la séance du 8 avril 1864.....	549
Procès verbal de la séance du 13 mai 1864.....	551
<p style="text-align: center;">Étude sur la série des rois inscrits à la salle des ancêtres de Thouthmés III, par M. E. de Saulcy. (J. LIEBLEIN.) — Les Aventures d'Antar, fils de Cheddad, roman arabe des temps anté-islamiques, traduit par L. Marcel Devic. (J. M.)</p>	

FIN DE LA TABLE.